NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 1 1959

De l'Orient et de l'Occident (I)

Louis LOCHET

p. 25 - 40

https://www.nrt.be/it/articoli/de-l-orient-et-de-l-occident-i-1900

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

De l'Orient et de l'Occident

L'EGLISE ET LES CIVILISATIONS

Un peuple immense rassemblé « de l'Orient et de l'Occident », telle est la formule consacrée à travers toute l'Ecriture pour annoncer et proclamer l'universalité du dessein de Dieu, qui renouvelle l'unité humaine dans le Christ. Nous voudrions montrer ici qu'en cherchant simplement le sens concret de cette formule, à la lumière de ce que nous pouvons savoir de l'Orient et de l'Occident, elle éclaire merveilleusement le dessein de Dieu sur son Eglise au-delà de tous les temps et son appel particulier sur nous dans le drame actuel de notre temps.

I. CATHOLICITE EN MARCHE

Dès que la Parole de Dieu est annoncée aux Patriarches, elle est un appel et une promesse; et dès les premiers instants cette promesse concerne l'humanité entière. Elle vise à son terme et comme à l'horizon de l'histoire sainte qu'elle inaugure, un rassemblement de tous les peuples en une seule famille bénie de Dieu. Cette universalité du terme vers lequel tend l'action de Dieu dans l'histoire, cette catholicité en espérance, cette unité eschatologique est presque toujours annoncée dans les mêmes termes : l'extension du peuple de Dieu à l'Orient et à l'Occident et la rencontre dans son sein des nations de l'Orient et de l'Occident : une mission et une intégration.

Quand Dieu s'adresse à Jacob après le songe merveilleux qui lui a révélé le secret de communications étonnantes entre le Ciel et la Terre, et les échanges qui s'opèrent par ses envoyés entre le Transcendant qui siège au sommet de l'échelle des êtres et le mouvant vers lequel elle descend, voici que la vision s'achève en promesse. Cette terre reliée au Ciel, Dieu révèle son dessein sur elle :

« La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance. Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol. Tu déborderas à l'Occident et à l'Orient, au septentrion et au midi et toutes les nations du monde se béniront par toi et par ta descendance. Je suis avec toi... » (*Gen.*, XXVIII, 14-15). Aussitôt qu'un rayon du Ciel descend sur l'histoire humaine, il en révèle l'unité : le dessein de Dieu dépasse l'espace et le temps pour ramener tout à l'unité sous son regard qui transcende les limites humaines et sous son action qui les dépasse. Cette promesse même n'est que l'explicita-

tion de celle qu'Il a faite hier à Abraham et qui est toujours présente devant lui. Abraham sort d'Egypte et remonte vers le Négeb, il se sépare de Lot qui s'enfonce à l'Orient. Mais Dieu lui assure qu'au-delà de toutes ces pérégrinations, au-delà de tous les partages, la promesse première s'accomplira en plénitude. Il avait dit au premier jour : « Par toi se béniront toutes les nations de la terre » (*Gen.*, XII, 3). Promesse solennelle sur laquelle Abraham engage sa vie dans la foi. Dieu le redit aujourd'hui : « Yahvé dit à Abram après que Lot se fut séparé de lui : « Lève les yeux et regarde de l'endroit où tu es, vers le Nord et vers le Midi, vers l'Orient et l'Occident. Tout le pays que tu vois je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours » (*Gen.*, XIII, 4).

Cet « aujourd'hui » de la promesse est au-delà du temps. Il est immuable comme Dieu même. Les siècles passent, le peuple de Dieu voit se fixer progressivement son destin parmi les peuples, ses frontières et par là même ses limites. Mais les prophètes redisent au nom de Dieu l'assurance de l'universalité. Non, Dieu n'oublie pas sa promesse. A travers les pires infidélités de son Peuple, à travers les pires catastrophes qui menacent son existence même, Il prépare et Il annonce une extension merveilleuse : des perspectives infinies. Aux moments les plus critiques Isaïe renouvelle la promesse, presque dans les mêmes termes, avec une assurance divine, qui dépasse les fluctuations des événements : « Je ferai de toi la lumière des nations pour que mon salut atteigne aux extrémités de la terre...

Au temps favorable je t'exaucerai. Je relèverai le pays, je te restituerai des héritages dévastés. Je dirai aux prisonniers « Sortez ». A ceux qui sont dans les ténèbres : « Montrez-vous ! » Ils n'auront plus faim, ni soif, car celui qui les prend en pitié les conduira vers les eaux jaillissantes. Les uns viennent de loin, de l'Orient et de l'Occident, d'autres du pays de Sinim. Cieux criez de joie ! Terre jubile ! Car Yahvé console son peuple... » (*Is.*, XLIX, 7-14; cfr LIV, 3-10).

Impossible de citer ici tous les textes. On les connaît assez. La liturgie les remet sur nos lèvres. C'est toute l'Ecriture qui résonne de la promesse merveilleuse, sans cesse renouvelée, sans cesse agissante, de l'universalité du Peuple de Dieu.

Et voici que les promesses s'accomplissent ! Avec quelle émotion le Christ Jésus, jetant sur l'histoire humaine le regard même de Dieu, discerne soudain dans les faits et proclame l'accomplissement des promesses éternelles.

En lui, c'est vrai, déjà, elles se réalisent, voici les prémices de l'Occident. Il salue avec une joie divine le premier épi d'une moisson innombrable. C'est saint Matthieu qui nous rapporte le fait avec son souci habituel de grouper des actes ou des paroles qui par leur rencontre prennent toute leur signification spirituelle et se rattachent à

l'ensemble de l'histoire sainte. Jésus guérit un lépreux, c'est un juif ; il le renvoie aux prêtres pour faire constater sa guérison et offrir l'offrande prescrite par Moïse. Et voici « comme il était entré à Capharnaüm un centurion vient le trouver... ». C'est un autre monde qui se lève à la rencontre du Christ. Jésus lui annonce sa visite : « Je vais aller le guérir ». Mais cet homme a raison de proclamer : « Je ne mérite pas que tu entres sous mon toit. »

Il aura cependant la visite de la miséricorde du Seigneur. Déjà elle pénètre chez lui, son serviteur est guéri. Et Jésus lit à travers le fait, à travers la foi de cet homme et la guérison de sa maison, l'accomplissement merveilleux des promesses : Jésus fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : « en vérité je vous le dis chez personne je n'ai trouvé pareille foi en Israël. Eh bien ! je vous l'annonce beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux ! » (*Matth.*, VIII, 5-13).

Le récit est repris par Luc (VII, 1-10) dans un autre contexte. Matthieu seul indique la référence explicite de Jésus à cette immense table ouverte aux nations et déjà annoncée aux Patriarches. A travers tout l'évangile, l'accueil fait aux samaritains, aux romains, aux étrangers grecs, annonce et déjà réalise l'ouverture du Royaume à tous les peuples. Déjà c'est accompli, voici de l'Orient et de l'Occident des nations inconnues qui viennent prendre place et reposer à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Et cependant cette première extension du peuple de Dieu sur des frontières nouvelles ou plutôt sur des horizons sans frontières, n'est encore que l'annonce d'une extension nouvelle et d'une catholicité à venir.

D'une façon mystérieuse, cette ouverture à tous les peuples est liée au rejet du peuple juif à cause même de son particularisme impénitent. Déjà Jésus le souligne à l'arrivée du centurion. « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident... tandis que les sujets du Royaume seront jetés dehors dans les ténèbres » (*Matth.*, VIII, 12).

Mais ce rejet annoncé ne sera accompli qu'après la passion. Malheur au peuple qui a crucifié son Sauveur : son héritage appartient aux nations, sa promesse est communiquée à tous et sa ruine fait la richesse du monde... jusqu'à ce que le Seigneur à la fin réunisse le reste de l'Israël fidèle à l'humanité des croyants rassemblée dans le sein d'Abraham.

Ainsi c'est sur une dernière promesse d'universalité que s'achève l'Evangile. Les derniers mots de la Bible rejoignent les premiers. A travers toute l'histoire sainte et toute l'histoire de l'Eglise, le dessein de Dieu, immuable et toujours agissant, se révèle comme une *catholicité en marche*. Les mêmes expressions reviennent une fois encore avant leur accomplissement définitif au terme de l'histoire. Heu-

reux ceux qui acceptent d'entrer par la foi et l'espérance dans l'universalisme du dessein de Dieu, ceux-là rejoindront les patriarches; malheur à celui qui se sépare, il s'exclut : « Là seront les pleurs et les grincements des dents quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu et que vous vous verrez jeter dehors. Alors on viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, prendre place au festin dans le Royaume de Dieu » (*Luc*, XIII, 28). Vous verrez... Le Christ, lui, le voit déjà. Il sait que sous son regard divin toutes les promesses sont accomplies, pas un iota de la loi ne sera omis; toute l'histoire du monde est un rassemblement de l'humanité de l'Orient et de l'Occident, vers l'unité du Royaume.

II. CATHOLICITE GEOGRAPHIQUE ET CATHOLICITE SPIRITUELLE

Si nous cherchons le contenu spirituel de ces formules scripturaires, elles portent à notre cœur une joie inépuisable.

D'un bout à l'autre de l'Ecriture, du commencement de l'Histoire à son terme, la Parole de Dieu adressée aux hommes est vraiment « La bonne nouvelle ».

Cet « évangile » à travers les figures et les sacrements, à travers l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est l'annonce solennelle et efficace du Christ Sauveur de l'humanité, c'est l'annonce de l'unité humaine enfin reconstituée dans le Christ.

Tel est le sens premier de cette formule. Ils viendront, les sauvés, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, de tous les points cardinaux, de la terre entière.

La famille des croyants, la famille de Dieu s'étendra jusqu'aux extrémités du monde et réunira toutes les nations en un seul peuple, toutes les familles en une seule famille : le Royaume de Dieu. Il y a là d'abord l'annonce d'un universalisme géographique, la promesse de la catholicité de l'Eglise répandue jusqu'aux extrémités du monde pour en assurer l'unité.

Mais il y a plus que cela. Le Royaume des Cieux n'est pas seulement un rassemblement de toutes les familles et de tous les peuples, par une sorte d'addition continue de valeurs identiques... comme si chacun apportait seulement à l'Eglise l'accroissement du nombre des sauvés et une superficie nouvelle à son étendue : un peu comme un homme ajoute des pièces à son trésor et des hectares à ses vignes. L'extension du Royaume à tous les peuples, son expansion vers tous les points cardinaux n'est pas seulement un accroissement quantitatif, mais surtout qualitatif. Chaque peuple, chaque race, chaque classe, chaque famille, chaque personne n'apporte pas seulement une unité de plus, mais une valeur nouvelle. Quelque chose d'unique et de merveilleux.

Ce n'est pas seulement un Royaume qui s'étend, mais un *Corps* qui se forme et chaque membre a sa fonction qui concourt à la vie du tout et son ordre qui participe à sa beauté.

C'est pourquoi en annonçant l'expansion du Peuple de Dieu jusqu'aux extrémités du monde, l'Ecriture annonce explicitement qu'en lui les valeurs humaines les plus différentes, les plus opposées en apparence, se trouveront merveilleusement conciliées, harmonisées, unifiées. Non point par l'uniformité, mais au contraire par une harmonie supérieure, une sorte d'organisation transcendante des familles et des peuples qui, respectant et développant les valeurs propres de chacun, les réunit en un tout dont le lien est l'amour, dans l'unité de l'Esprit.

Quoi de plus éloigné, de plus opposé que l'Orient et l'Occident? Cependant, en un instant, dans un éclair, la foudre les unit, ainsi l'avènement dernier du Fils de l'Homme. De l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident, en un éclair, dans sa lumière, se fera l'unité : « comme l'éclair, en effet, part de l'Orient et brille jusqu'à Occident, ainsi en sera-t-il à l'avènement du Fils de l'Homme » (*Matth.*, XXIV, 27). Les peuples les plus lointains, les civilisations les plus diverses, les mentalités les plus opposées, « comme est loin l'Orient de l'Occident » (*Ps.* CII, 12), seront en un instant et pour toujours en Lui réunis.

Telle est, dans la lumière de Dieu, l'Histoire Sainte du monde, l'Histoire même de l'humanité. Divisée par le péché, elle se reforme dans le Christ. Chaque peuple, chaque race, chaque famille apporte son génie, sa culture, son amour. Chacun aime de tout *son* cœur, de tout *son* esprit, de toutes *ses* forces. Et l'ensemble seulement, c'est l'humanité enfin réunie pour la louange totale pour laquelle elle est faite. En sorte que chacun a besoin de tous les autres pour être pleinement lui-même. Tous sont donnés à chacun et chacun donné à tous dans l'élan commun de l'Esprit du Fils vers le Père.

C'est pourquoi ces points cardinaux, ces extrêmes que l'Eglise atteint et réunit ne représentent pas seulement les directions géographiques de sa mission et de son expansion dans le monde, mais plus encore les orientations spirituelles et mystérieuses vers lesquelles elle se trouve intérieurement polarisée pour accomplir son unité par l'intégration de toutes les valeurs dans l'humanité totale du Fils incarné. La catholicité, note essentielle de l'Eglise du Christ, n'est pas seulement une catholicité géographique selon laquelle elle est appelée à éclairer tous les pays du monde, mais encore et surtout une catholicité spirituelle selon laquelle elle a pour mission d'intégrer toutes les valeurs et les richesses humaines en Jésus-Christ, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Bien plus l'une est le signe, le symbole et comme le sacrement de l'autre.

C'est-à-dire qu'en pénétrant toutes les régions du monde, en accueillant tous les peuples divers, c'est, pour finir, un inventaire et une intégration de l'humanité totale à travers le temps et l'espace, que l'Eglise accomplit pour achever son unité dans le Christ à la louange du Père.

L'unité de l'Eglise n'est parfaite que dans sa catholicité même. A travers le temps de son histoire, elle accomplit à la fois sa catholicité par son expansion à travers le monde et son unité parce que chacun des peuples qui entre en son sein apporte en elle un élément nouveau à l'humanité totale reconstituée en Jésus-Christ.

C'est pourquoi enfin il n'est pas vain sous chacune des orientations géographiques que prend la mission d'Eglise, de découvrir et d'admirer son accomplissement spirituel. Tel est le dessein de Dieu. Nous y entrons en l'admirant par la contemplation et en y coopérant par l'action. Peut-être la conscience plus vive que nous avons, après toutes les explorations et découvertes des siècles derniers, de l'unité humaine et de sa diversité, peut-être l'expression même des peuples divers dans l'Eglise, qui commence plus largement à se faire entendre, nous aident-elles mieux à saisir maintenant la profondeur et la richesse des promesses inépuisables de Dieu. L'Orient et l'Occident ! Pour la première fois dans l'histoire humaine ils se rencontrent, ils s'affrontent parfois, mais ils sont saisis enfin dans l'unité de la conscience humaine. Leur histoire complexe, leurs rivalités, leurs luttes font apparaître au niveau de l'histoire humaine leur solidarité désormais inéluctable. Mais combien, à travers ces difficultés mêmes, nous saisissons que l'unité humaine, l'unité même du Peuple de Dieu ne peut s'accomplir que par la rencontre de ces extrêmes en Jésus Sauveur !

L'unité humaine ne peut maintenant être conçue sans l'apport intégral de l'Orient et de l'Occident, mais l'unité dans le respect de ces valeurs de l'Orient et de l'Occident ne peut être accomplie que dans le Christ.

C'est pourquoi le drame de notre temps est bien dans le dialogue et la confrontation entre l'Orient et l'Occident, recherche douloureuse de l'unité humaine. Mais sa seule espérance c'est, après avoir découvert dans une expérience vécue que ni l'Orient ni l'Occident à eux seuls ne peuvent apporter le salut, de se tourner ensemble vers Celui **qui seul peut les unir dans l'Amour : le Christ.**

III. LES DIMENSIONS SPIRITUELLES DE L'HUMANITE DANS LE MIROIR DES CIVILISATIONS

Nous savons maintenant assez d'histoire et de géographie pour être sûrs que l'homme parfait n'est ni l'oriental, ni l'occidental, mais bien celui qui tend à unir les valeurs de l'Orient et de l'Occident. Nous savons qu'il n'y a pas une civilisation : la civilisation occidentale mais *des* civilisations dont la rencontre et l'harmonie composent progressivement le visage de l'humanité. Nous savons que l'humanité, en chacun de nous et dans son ensemble, ne se parfait que dans la rencontre et l'harmonie d'éléments différents et complémentaires, le masculin et le féminin, le conscient et l'inconscient, l'Orient et l'Occident.

Comment définir ces valeurs humaines que l'Eglise va avoir ainsi à rappeler des extrémités du monde pour en faire l'unité dans le Christ et assurer le salut de l'homme? Sans pouvoir en saisir tous les éléments, tant ils sont riches, notre connaissance nous permet d'en dégager les principaux.

Ils permettent déjà d'esquisser une psychologie de l'Orient et de l'Occident et de situer, sur un plan très large, les lignes de rupture et les possibilités de rencontre.

L'Abbé Houang, dans son beau livre sur « l'Ame chinoise et le christianisme », situe dès le début la différence fondamentale entre l'Orient et l'Occident : « Le chinois, écrit-il, du plus humble paysan au plus fin lettré sait que la culture consiste à former, non des techniciens, mais des sages [1] ». L'Orient est tourné vers une sagesse, l'Occident vers une technique. L'un et l'autre, à travers d'immenses tâtonnements, sont à la recherche de l'homme. Mais pour l'Orient, l'axe de cette recherche est la maturation d'une sagesse au dedans de soi, qui harmonise l'être avec le monde et avec les autres, avec soi-même et avec le Ciel; pour l'Occident, la plénitude de l'homme est dans la maîtrise de soi pour la domination du monde. Pour l'un l'idéal d'une vie est de mûrir une âme, pour l'autre de faire quelque chose.

De là naissent une série d'attitudes et d'impulsions extrêmement diverses en face de soi, en face des autres, en face du monde et de Dieu même... qui donnent lieu à des formes d'humanité, à des institutions, à des civilisations très différentes. Il est évident qu'on ne peut les définir ainsi qu'en traits extrêmement généraux, en faisant abstraction d'une foule de variantes et, en particulier, d'éléments de compensation qui ont été marqués, ici et là, précisément à la recherche d'une humanité complète. Ainsi on définit chaque sexe par ses

1. Abbé Houang, *L'âme chinoise et le christianisme*, Paris-Tournai, Casterman, 1957, p. 23.

dominantes, mais l'humanité en chacun d'eux cherche à s'enrichir des virtualités de l'autre. Il est sûr aussi que pour esquisser un tel parallèle, il faut mettre entre parenthèses pour le moment l'apport judéo-chrétien qui tend précisément à un dépassement de ces oppositions. Il reste vrai que, d'une manière très générale, au dedans même de leurs rapports, les réactions de l'oriental et de l'occidental sont très différentes.

Les grands hommes de l'Orient sont des sages ou des moines : ceux qui ont vécu et enseigné aux autres l'art de vivre, soit sur le plan moral, soit sur le plan familial, soit sur le plan religieux : Confucius, Mei-Ti, Bouddha : ceux qui ont marqué les âmes de leur empreinte. Les grands hommes de l'Occident sont des chefs de guerre, des rois, des conquérants, des inventeurs, des savants : ceux qui ont marqué le monde par leur action ou transformé l'action de l'homme par leurs inventions.

Le temps qui passe n'a plus ici et là la même valeur, le même contenu, le même sens ! Le temps occidental doit être rempli, parce qu'on a beaucoup de choses à faire. Sa vie progresse contre la montre, il n'a jamais assez de temps, pour tout ce qu'il doit faire. Le temps est rempli et l'homme pressé. Ses inventions vont dans le sens de l'accélération du mouvement et de la production ; il progresse en vitesse, il bat des records. Ce qui étonnait le plus un chinois récemment débarqué à Paris, ce n'était pas la tour Eiffel ou Notre-Dame, mais l'allure de tous ces gens qui couraient dans les rues comme s'ils allaient tous à un rendez-vous pressé. Le temps oriental mûrit le fruit de la vie. Il ne faut point le violenter, le presser, mais se laisser couler dedans, marcher à son rythme... C'est le meilleur moyen de l'oublier... Celui qui remonte le fleuve sent le courant... Celui qui se laisse porter ne mesure plus le mouvement... Il est en harmonie avec l'écoulement du monde. L'oriental semble avoir toujours le temps... Il déconcerte l'homme de l'Ouest par la lenteur de ses affaires, il ne bouge pas, il ne court pas, il mûrit. « L'occidental représente le temps par une flèche ou un fleuve mouvant. L'oriental se figure le temps comme un lac tranquille sur lequel des rides vont et viennent [2] ».

Ainsi le vieillard paraîtra toujours en Occident, « un homme sur le déclin » ; progressivement il se retire des affaires, c'est-à-dire de la vie. Sa vie est finie avec ses fonctions, « defunctus ». Chez les meilleurs il inspire ici une tendresse mêlée de pitié. En Orient le vieillard est un sage et son âge une dignité. Il inspire le respect. « Le vieux sage » est le type même de l'humanité accomplie. Celui qui, ayant longtemps vécu, mesure la vanité de tout ce qui passe, s'en détache lentement et progresse vers une bonté et une indulgence univer-

2. Northrop, *The Meeting of East and West*, p. 348 (cité par Crubellier, *Sens de l'Histoire et Religion*, Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, p. 67).

selle. Parce qu'il ne s'impose pas, parce qu'il ne commande pas, il rayonne et transforme les âmes. Parce qu'il en est détaché, il connaît la vérité des choses et, pleinement formé par le temps, il avance vers un au-delà du temps. Tel le lotus, symbole d'humanisme oriental, sa racine plonge dans la vase, sa tige monte dans le mouvant, mais sa fleur s'épanouit au-delà de tout ce qui passe sur la surface d'un lac tranquille.

Ainsi pour l'occidental les anciens ne sont guère que ceux qui transmettent la vie, les moyens de vie et un certain héritage de connaissances et de moyens d'action qui permettent d'aller en avant. Le progrès est dans l'avenir... le passé vieillit, il faut être moderne, et plutôt encore de demain que d'aujourd'hui... Le progrès est un fruit du temps et de l'emprise progressive des hommes sur le monde. Pour l'Orient, les ancêtres, les anciens sont ceux qui ont obtenu la sagesse. Il faut se tourner vers eux pour les rejoindre dans l'harmonieuse tranquillité de l'âme et l'harmonie du tout. Le progrès de l'homme est dans le détachement et l'évasion du temps. Le progrès n'est pas tellement de dominer le monde pour l'exploiter à notre profit, pour satisfaire d'insatiables besoins, mais plutôt de savoir se détacher du monde pour apaiser le désir dans l'oubli de tout et de soi.

Le bonheur n'est pas de dominer pour posséder et de posséder pour jouir, car la faim de l'homme est insatiable et la jouissance creuse l'appétit; mais de se détacher pour s'évader du temps, et rentrer dans le tout. La grandeur morale n'est pas tellement de se maîtriser soi-même et les autres et le monde, que de s'insérer si bien dans l'harmonie totale de la famille, de la patrie et du monde qu'on dépasse tout ce qui est particulier pour rentrer dans le Tout. « Les Chinois et les occidentaux, écrit John Wu, cherchent également le bonheur, mais leurs méthodes sont essentiellement différentes. Dans l'ensemble nous essayons de couper court à nos désirs, tandis que les occidentaux essayent de trouver de nouveaux moyens de les satisfaire [3] ». Ainsi l'Orient entre dans le rythme de la vie du monde et, malgré ses misères, ses infirmités, il possède une vitalité et une fécondité extraordinaires. Il est abouché aux sources de la vie, il est le réservoir de l'humanité et comme la matrice du monde.

Quelles que soient les douleurs qu'engendrent pour l'un et pour l'autre des contacts souvent malheureux, il semble nécessaire que des rencontres se produisent. L'homme est fait pour la connaissance et la compréhension de tout l'humain, il ne peut se découvrir lui-même et s'achever qu'en recourant aux antipodes. D'où cette soif étrange de découverte et d'aventures, d'exploration et de rencontre.

L'Orient risquerait de s'immobiliser dans une sagesse sans fruit pour le monde, si le contact avec l'Occident ne l'éveillait au devoir

3. John Wu, *Par delà l'Est et l'Ouest*, Paris-Tournai, Casterman, 1954, p. 164.

de le transformer. L'Occident se perdrait dans une course vertigineuse vers des techniques destructrices de l'homme s'il ne découvre la sagesse.

L'oriental est comme naturellement religieux, au sens le plus large. Le mouvement de sa vie et de sa recherche l'entraîne, au-delà du temps, vers « la Terre pure »... vers le Ciel, et, pour parler le langage chrétien et donner son vrai nom à Celui qu'il cherche sans le connaître, vers Dieu.

Mais quand il ne connaît pas le vrai Dieu, sa religion risque de glisser vers une sorte de panthéisme et de quiétisme : recherche de la paix dans la perte de soi et du monde dans un tout qui n'a pas de nom : chute dans le vide. « Le chinois comprend mal qu'il n'est pas de véritable paix sans inquiétude, ni de progrès sans lutte [4] ».

L'occidental, lui, devient facilement irréligieux; sa pente le tourne vers la terre à transformer; ses idoles seront plus facilement des dieux protecteurs de ses travaux, de ses guerres ou même de ses débauches, que de son élan vers l'au-delà. C'est toujours pour lui, et maintenant encore dans le monde des techniciens ou le monde ouvrier, une véritable conversion que de devenir chrétien ou même simplement religieux. Mais s'il se convertit, ce sera à une religion vivante qui l'invitera à « œuvrer avec Dieu » [5].

L'Orient et l'Occident représentent ainsi comme les deux versants de l'humanité, l'un tourné vers l'intérieur de l'âme à apaiser par l'harmonie avec le tout, l'autre tourné vers l'extérieur du monde à transformer au service de l'homme. Comme le dit encore de façon poétique John Wu : « L'Est présente plutôt les qualités féminines et l'Ouest plutôt les qualités masculines. L'espoir des temps à venir repose sur leur mariage, et la saison des accordailles est déjà là [6] ».

L'homme ne peut subsister lui-même que par la rencontre de ces valeurs. Il ne peut choisir entre intériorité et extériorité. Une intériorité pure le détache du réel et le perd dans le tout immobile. Une extériorité pure le plonge dans le mouvant et le perd dans la matière. Qu'il oublie son corps et ses liens avec le monde pour ne connaître que son âme en une sorte d'idéalisme vécu, ou qu'il perde son âme pour se livrer corps et biens au monde dans un matérialisme pratique, l'homme se perd lui-même. Saurons-nous allier la science à la sagesse? Saurons-nous dominer le monde sans perdre notre âme? Tel est le problème essentiel qui se pose à l'humanité d'aujourd'hui.

Il y va de sa vie. C'est le problème même de la rencontre et de l'harmonie de l'Orient et de l'Occident. L'homme ne pourra être sauvé que dans les liens d'une rencontre de l'Est et l'Ouest, mais comment cela pourra-t-il se faire? Qui donnera au monde cet homme complet, cette unité totale, en qui seul l'humain est sauvé?

4. Abbé Houang, *op. cit.*, p. 46.
5. Cfr Crubellier, *op. cit.*, p. 68.
6. John Wu, *op. cit.*, p. 164.

IV. LES DIMENSIONS RELIGIEUSES DE L'HUMANITE DANS LA LUMIERE DE LA REVELATION

Les incidences religieuses de ce problème ne peuvent échapper. On peut faire tout ce qu'on veut pour les dissimuler, elles sont évidentes. L'acharnement même de certains à construire un humanisme athée témoigne d'une perception négative, mais réelle, du sens religieux fondamental d'un tel problème. L'homme ne peut se définir et s'unifier que devant Dieu : soit pour le nier et se faire Dieu, soit pour le reconnaître et devenir image de Dieu et Fils de Dieu.

La révélation fondamentale, qui nous est donnée au début de la Genèse et qui éclaire d'une lumière divine le sens de l'homme, le situe essentiellement dans cette perspective religieuse. La nature la plus profonde de l'homme, c'est d'être « à l'image de Dieu ». Une ressemblance qui devient parfaite en consentant à sa dépendance, en reconnaissant son Créateur. L'homme devient lui-même en connaissant Dieu, en l'aimant et en devenant ainsi « à sa ressemblance ». Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance » (*Gen.*, I, 26), et encore : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa » (*Gen.*, I, 27).

Mais si nous cherchons dans la lumière de l'Ecriture en quoi consiste cette ressemblance divine, qui constitue l'humain, les textes nous orientent d'eux-mêmes en deux directions complémentaires.

La première ressemblance de l'homme avec Dieu est qu'il domine la création. Il en est le chef, le maître, le centre et l'ordonnateur. Image visible, dans le monde, du Dieu invisible. Il lui ressemble parce que tout est ordonné à lui et qu'il dispose de tout. Il lui ressemble comme créateur, car, dans la dépendance de Dieu, tout dépend de lui, il domine le monde, l'organise, et le transforme : « Faisons l'homme à notre image, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes » (*Gen.*, I, 26-27). La finalité du couple et sa ressemblance propre avec Dieu semblent du même ordre : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la... » (*Gen.*, I, 28). Ainsi le mot d'ordre divin est clair : l'homme se réalise comme image de Dieu en dominant le monde, en le transformant et, si on peut dire, en l'humanisant.

Cependant, avec une puissance étonnante, tout ce premier récit de la création nous met immédiatement en garde contre une conception de l'homme, qui en ferait simplement l'intendant du monde et l'enliserait dans le temporel. L'homme est fait essentiellement pour un dépassement. Il ne devient pleinement lui-même, qu'en relevant les yeux vers le ciel, après les avoir attachés à la terre; qu'en dépassant

le temps, après être entré dedans ; qu'en se tournant vers Dieu à adorer après s'être occupé de la création à achever.

Tel est le sens du repos du septième jour. En cela, en cela surtout, il ressemble à Dieu. Ce n'est pas un verset de la Bible qui nous l'enseigne, c'est tout le récit de la création qui porte à nos oreilles cette nouvelle essentielle, cette première annonce de la Sagesse. L'homme n'est pas seulement actif, branché sur le monde, mais contemplatif tourné vers Dieu.

Ces deux versants de son être sont essentiels à sa constitution même, à son humanité. Pourquoi ? Parce qu'il est fondamentalement « à l'image de Dieu ». Or Dieu n'est pas seulement le Créateur agissant, présent à toute son œuvre, mais encore le Transcendant, qui la *dépasse tout entière à l'infini et ne repose qu'en lui-même. Il crée* le temps, mais existe éternel.

Or, c'est là le mystère de son incomparable dignité selon la révélation, l'homme est fait pour lui ressembler en cela même. Il n'est pas seulement un élément du monde, même le principal, mais il le dépasse. Il n'est pas seulement un organisateur du monde, un travailleur, mais un contemplatif ; il n'est pas fait seulement pour travailler pendant les six jours de la semaine créatrice, mais pour entrer dans le repos du septième jour, et participer à la vie de Dieu. Il n'est pas seulement le chef et l'organisateur de ce monde, mais celui qui, au-delà de toute création, entre dans la vie de Dieu ; il n'est pas seulement un savant qui connaît les secrets du monde et le nom des choses, un technicien qui les domine et s'en sert, mais un sage qui en mesure la petitesse en adorant l'infini de Dieu.

Cette révélation est toujours absolument actuelle. Elle n'est pas d'hier, mais d'aujourd'hui. Elle nous montre à l'évidence, à la racine même de l'être, qu'on ne peut respecter l'homme qu'en intégrant dans l'unité ces deux aspects de sa vocation : organiser le monde et se tourner vers un au-delà du monde. Ces deux aspects de l'homme, ces deux valeurs humaines fondamentales nous les avons vues incarnées en deux grandes formes de civilisations, deux grands courants de vie : l'Orient et l'Occident. Il apparaît avec évidence que l'homme en son intégrité ne peut être lui-même qu'au sommet de ces deux versants, dans l'unité de ces deux valeurs, au confluent de ces deux formes de civilisation.

Le réduire à être un savant ou un technicien qui domine le monde et l'exploite en se séparant de Dieu, c'est le dégrader en le livrant lui-même à l'esclavage des éléments. Mais vouloir l'accomplir en une contemplation qui ne serait qu'une évasion des conditions réelles de sa vie dans le monde, ce serait le faire déboucher dans le vide de lui-même et de tout. Le salut de l'homme, l'unité humaine, ne peut lui être donné ni par l'Orient, ni par l'Occident. Il ne consiste même pas dans une sorte d'addition impossible, car au niveau où ils se pla-

cent ils se tournent le dos ; il ne peut consister que dans un dépassement de l'un et de l'autre pour intégrer leurs valeurs dans une unité trancendante, qui est le don de Dieu en Jésus-Christ.

V. L'HUMANITE DIVISEE PAR LE PECHE

Laissées à elles-mêmes les valeurs humaines incarnées par les civilisations de l'Orient et de l'Occident se dégradent et s'opposent irrémédiablement.

Cela n'est que trop évident pour cette forme de vie, dominée par la technique et la production, qui s'est développée à la suite des grandes inventions depuis le XVIe siècle en Occident et que nous avons appelée avec quelque fatuité « la civilisation ». On sait assez ce qu'elle a fait de l'homme. On peut incriminer, non sans raison, les injustices de tel ou tel système économique, mais ces systèmes mêmes n'ont été conçus et ne se sont développés qu'à la faveur d'une conception du monde qui a renié la sagesse. On se sert de l'homme pour produire, on l'apprécie pour son rendement, on le soumet au rythme des machines, dès lors on le dégrade. L'essentiel en lui est brisé : ce qui dépasse le monde. Ayant méprisé le religieux dans l'homme, on en a fait un élément du monde, un rouage de la production. Rien n'est respecté : ni la vie, ni l'amour, ni la mort.

L'appétit d'infini, constitutif de l'homme, étant frustré, l'homme devient insatiable. L'amour se dégrade en appétit de jouissance. L'autre devient un concurrent et un adversaire. La guerre sévit de façon endémique sur le plan social et sur le plan international. Les inventions mêmes et les techniques finissent par servir manifestement à la destruction de l'homme. Mais cet éclat ne fait que traduire au niveau de l'histoire un mal plus profond, qui est la dégradation même du sens de l'homme dans un Occident matérialisé.

Les diplomates essaient en vain de créer au dehors une paix qui n'existe pas dans les cœurs, mais ils progressent dans une impasse, tant qu'un monde nouveau ne naîtra pas d'une conception nouvelle de l'homme dont la clef de voûte est une conversion à Dieu.

L'expérience en cours le montre de façon tragique. L'homme ne peut être qu'esclave du monde ou fils de Dieu : se perdre ou Le trouver.

Dans ce désarroi de l'Occident, dans cette dégradation de l'humain, il est sûr que les valeurs de l'Orient apparaissent merveilleusement désirables. N'ont-ils pas la sagesse? Il y a eu et il y a encore chez nous une attirance et presque une séduction de l'Orient, qui est une sorte de compensation à l'extrême occidentalisme de la civilisation technique.

Mais l'Orient peut-il nous sauver? Peut-il se sauver lui-même? Peut-il sauver quelqu'un? Sera-ce la sagesse du Bouddha qui nous guérira de n'avoir pas su respecter l'homme?

Dans le beau livre qu'il a consacré à la forme la plus attirante du Bouddhisme, l'Amidisme, le P. de Lubac a bien montré l'impuissance du bouddhisme à sauver ce monde.

Cette sagesse est une évasion, non une rédemption. Et encore, pour finir, cette évasion débouche dans le vide de tout et de l'homme même. « Par un chemin plus ou moins long le bouddhisme vient toujours à se renier en quelque sorte lui-même, comme on rejette le radeau qu'on vient d'utiliser pour la traversée du fleuve, et ce n'est pas seulement le radeau, c'est aussi bien le fleuve qui apparaît vide de réalité! et davantage encore il n'y a en réalité et il n'y a jamais eu ni radeau, ni fleuve, ni passager, ni passeur[7] ». Le dépassement n'a de sens que s'il nous conduit à Dieu. Autrement il tombe dans le vide. Une intériorité pure qui nie progressivement le monde extérieur et s'enferme dans la pensée, finit par nier, comme tout idéalisme, le contenu même de la pensée et le sujet qui pense, pour déboucher dans le vide de tout et la destruction de l'homme même.

Non seulement laissées à elles-mêmes les valeurs humaines représentées par l'Orient et par l'Occident se dégradent sous le poids du péché, mais elles s'opposent. Séparées de Dieu, elles perdent leur unité, l'image se déforme et se disloque comme dans un miroir brisé.

La domination du monde, si elle n'est plus une intendance au nom du Seigneur et au service des hommes, devient idolâtrie du pouvoir et réduction des autres à l'esclavage. Elle débouche normalement dans l'athéisme militant et la suppression des libertés. Négation de Dieu et négation de l'homme sont corrélatives dans ce système qui instaure un paganisme dont l'idole est la volonté de puissance.

Affronté à cette dépravation des valeurs qu'il doit apporter, l'Orient ne peut plus reconnaître l'humanité de l'Occident.

Le visage même de l'homme a été détruit en lui par sa rupture avec Dieu, et l'Occident rentre dans l'ombre de la mort.

L'Orient, qui le rencontre sous ses formes les plus agressives, ne peut plus voir en lui que le dominateur armé, le conquérant violent, l'oppresseur des hommes... celui qui en veut à ses biens, à sa culture, à son âme. Comment découvrir son visage humain, comment le traiter en frère, alors qu'il apparaît non seulement différent, mais opposé, non seulement autre mais menaçant, non seulement étranger aux valeurs orientales, mais ennemi des valeurs premières de l'homme?

Mais le visage de l'Orient n'est pas moins impénétrable pour l'occidental qui le regarde en dehors de la lumière du Christ. Son visage impassible lui apparaît énigmatique. Se donnera-t-il seulement la pei-

7. H. de Lubac, *Aspects du Bouddhisme : Amida*, Paris, Edit. du Seuil, 1955, p. 299.

ne de découvrir des valeurs humaines qui lui sont si totalement étrangères, si cachées et parfois, il faut le reconnaître, elles aussi déformées.

La recherche de la sagesse, du calme souverain, le mépris des entreprises violentes, l'évasion vers l'au-delà, le respect du passé apparaissent à l'occidental, entreprenant et actif, comme bêtise, abrutissement, incapacité. Comme il ne sait juger que sur des critères d'efficience, les richesses d'une civilisation de la sagesse lui échappent, sa douceur lui paraît impuissance, ses durcissements l'irritent.

Il ne sait que briser pour dominer et pénétrer par effraction au-delà de cette porte dont il n'a pas la clé.

Ainsi dans son éloignement de Dieu l'humanité se divise. Séparées de leurs sources, les grandes valeurs qui en font l'unité se ternissent et s'opposent. Les peuples se méconnaissent, les civilisations s'affrontent, les conflits s'engendrent les uns les autres et les haines qu'ils laissent ajoutent à l'incompréhension des hommes.

L'Orient et l'Occident se séparent et dans leur opposition même. L'humain se dégrade. Qui refera leur unité pour sauver l'homme? Telle est la question qui domine toute l'histoire et singulièrement l'histoire de notre temps.

VI. LE DESSEIN DE DIEU : RASSEMBLEMENT DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT DANS LE CHRIST

Tel est le dessein de Dieu, qui domine de haut l'histoire humaine et en découvre le sens : sauver l'homme en renouvelant l'unité humaine dans le Christ. Ce salut de l'humanité consiste essentiellement dans un renouvellement de ses liens avec Dieu dans le Verbe incarné : une alliance nouvelle, une religion nouvelle, une régénération de l'homme dans le Fils. Seul ce renouvellement religieux peut rendre à chacune des valeurs humaines son sens premier en la restaurant comme image de Dieu. La domination du monde est image en l'homme de la domination même du Verbe créateur, et par là même elle appelle un dépassement du monde pour entrer dans la vie de Dieu. Alors pour des *Fils de Dieu* ces deux aspects de leur humanité apparaissent vraiment complémentaires. Bien plus leur complémentarité même réalise l'humain. Car c'est à la fois par la domination du monde et par le dépassement du monde, par l'entrée dans l'histoire du monde et par l'appel à la vie éternelle que l'homme enfin devient image de Dieu, dans le Fils incarné, c'est-à-dire devient lui-même. Alors seulement l'unité humaine peut s'accomplir dans le Peuple de Dieu, l'Orient et l'Occident peuvent se rencontrer, se reconnaître, s'unir et pour ainsi dire s'épouser dans le Christ. C'est pourquoi, au niveau de l'histoire,

l'unité humaine ne peut s'accomplir que par une rencontre et un dépassement de l'Orient et de l'Occident dans le Christ Jésus.

Il est très remarquable qu'à travers toute l'Ecriture et maintenant à travers toute la liturgie le mot qui revient sans cesse pour désigner l'action de Dieu formant son Peuple ou son Eglise c'est « *réunir* » ou « rassembler », « adunare », « coadunare » [8]. Le dessein de Dieu c'est de faire l'unité de l'humanité, désunie par le péché, dans le renouvellement et la rencontre du Christ. Le Peuple de Dieu, l'Eglise est constituée par cette rencontre même : il lui est essentiel d'être à la jonction des extrêmes.

Mais avec une précision admirable, l'Ecriture marque bien que le Peuple de Dieu, qui fait l'unité de tous n'est pas constitué « *par* l'Orient et *par* l'Occident », comme si leur simple rencontre et addition pouvait constituer l'unité humaine et restaurer le visage de l'homme parfait.

Le peuple de Dieu vient « *de* l'Orient et *de* l'Occident ». C'est-à-dire qu'il surgit des points de l'horizon les plus éloignés, qu'il intègre leurs valeurs, mais dans un dépassement imprévisible, dans un au-delà, dans une humanité nouvelle, transcendante par rapport à tous les points cardinaux : l'humanité du Corps mystique du Christ. Seule cette unité transcendante peut réunir maintenant les valeurs de l'Orient et de l'Occident et faire à la fois l'unité de l'homme et l'unité des peuples. L'homme ne peut s'accomplir maintenant qu'en dépassant l'humain, et l'unité humaine ne peut se faire que dans le Christ.

Tel est précisément l'objet des promesses faites aux patriarches et explicitées par les prophètes. C'est l'annonce d'un renouvellement divin de l'unité humaine brisée par le péché : unité des peuples pour l'unité de l'homme dans un Peuple nouveau, en un Homme nouveau. Cette convergence même, en Celui qui doit venir de ce qui humainement est aux antipodes et dans l'homme pécheur est devenu inconciliable, cette rencontre « de l'Orient et de l'Occident » dans une humanité nouvelle qui dépasse l'un et l'autre, fait pressentir elle-même la transcendance divine de la régénération de l'homme dans l'Eglise du Verbe Incarné.

(à suivre)

Reims (Marne)
35 Rue Cognacq-Jay

Abbé Louis LOCHET.

8. Dans la Bible : *Ez.*, XI, 17; XX, 41; XXVIII, 25; *Is.*, XI, 12, etc. Dans la liturgie : Ordinaire de la Messe.